

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Dominique BARTHELEMY

L'indifférence chez Qohélet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 231-234

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'indifférence chez Qohélet

Lorsqu'on évoque le mot « indifférence » et que l'on regarde vers la Bible, on pense spontanément à Qohélet :

« Quel avantage a le sage sur l'insensé ? » (6, 8)

« Plus il y a de paroles, plus il y a de vanité, quel avantage pour l'homme ? » (6, 11)

En effet, « mieux vaut une poignée de repos que deux poignées de travail à poursuivre le vent » (4, 6), car « le vent part au midi, tourne au nord, il tourne, tourne et va, et sur son parcours retourne le vent » (1, 6).

La conclusion de son expérience, Qohélet la donne dès le début : « Vanité des vanités, dit Qohélet ; vanité des vanités, tout est vanité. Quel profit trouve l'homme à toute la peine qu'il prend sous le soleil ? Un âge va, un âge vient, mais la terre tient toujours. Le soleil se lève, le soleil se couche, il se hâte vers son lieu et c'est là qu'il se lève (1, 2-5)... Ce qui fut, cela sera, ce qui s'est fait se refera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Qu'il y ait quelque chose dont on dise : Tiens, voilà du nouveau ! cela fut dans les siècles qui nous ont précédés. Il n'y a pas de souvenir d'autrefois, et même pour ceux des temps futurs : il n'y aura d'eux aucun souvenir auprès de ceux qui les suivront » (1, 9-11).

Ce qui, aux yeux de Qohélet, dévalue tout effort humain, c'est la loi des perpétuelles alternances :

« Il y a un temps pour tout et un temps pour toute chose sous le ciel.

Un temps pour enfanter, et un temps pour mourir (3, 1-2).

Un temps pour tuer, et un temps pour guérir ;

Un temps pour détruire, et un temps pour bâtir.

Un temps pour pleurer, et un temps pour rire ;

Un temps pour gémir, et un temps pour danser (3, 3-4).

Un temps pour chercher, et un temps pour perdre (3, 6) ;
Un temps pour déchirer, et un temps pour coudre (3, 7).
Un temps pour aimer, et un temps pour haïr ;
Un temps pour la guerre, et un temps pour la paix.
Quel profit celui qui travaille trouve-t-il à la peine qu'il prend ? » (3, 8-9.)

Comme tout Juif de son époque, Qohélet part d'une vue où l'homme croit qu'il tirera un profit de la peine qu'il prend. Cette vue est exprimée par le premier Psaume : « Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants... mais qui trouve son plaisir dans la loi du Seigneur... il est comme un arbre planté près d'un courant d'eau, qui donne son fruit en sa saison... tout ce qu'il fait lui réussit. Il n'en est pas ainsi des méchants : ils sont comme la paille que le vent dissipe... Car le Seigneur connaît la voie des justes, et la voie des pécheurs mène à la ruine. »

Dans le milieu clos constitué par une petite cité israélite dans un pays en paix, alors que les fonctions d'entraide à l'intérieur du clan et d'arbitrage entre les anciens de la cité jouent leur rôle, les perspectives optimistes et harmonieuses de ce Psaume correspondent à l'expérience dominante.

Mais, après la destruction des deux royaumes d'Israël et du Temple de Jérusalem par les souverains d'Assur et de Babylone, l'exil atomise les déportés au milieu de populations étrangères et hostiles où seul le plus doué et le plus débrouillard s'en tire, souvent aux dépens de l'honnêteté et de la solidarité.

C'est dans cette ambiance créée par l'effritement des structures socio-politiques d'Israël qu'il faut comprendre les dénégations de Job : « Mépris à la guigne ! c'est la devise des chanceux, celle qu'ils destinent à ceux dont le pied glisse. Elle sont en paix, les tentes des brigands ; ils sont tranquilles, ceux qui provoquent Dieu » (12, 5-6). Il va, dans son cauchemar, jusqu'à dire de Dieu : « L'innocent, comme le scélérat, il l'anéantit. Quand un fléau jette soudain la mort, de la détresse des hommes intègres il se gausse. Un pays est-il livré aux scélérats, il voile la face de ses juges ; si ce n'est lui, qui est-ce donc ? » (9, 22-24.) Job entrevoit cependant que l'homme n'a surgi que tardivement (38, 4) dans un univers où Quelqu'un (38, 8) a établi un certain ordre et certains rythmes (38, 12, 31-38) qui rendent possible la vie humaine. Après que l'innocent aura rendu son dernier soupir ce Quelqu'un « surgira sur la poussière » (19, 25) et le revendiquera comme sien. « C'est moi qui le

contemplerai, oui, moi ! Mes yeux le verront, lui, et il ne me sera pas étranger. Mon cœur en brûle au fond de moi » (19, 27). Mais cet azur aperçu dans l'entre-déchirement des nuages disparaît vite, et c'est la nuit qui vient.

La non-rétribution de l'homme au cours de sa vie mortelle est un fait d'expérience bien établi aux yeux de Qohélet. Peut-on au moins s'en consoler en se disant que Dieu réserve, après leur mort, un temps où il jugera le juste et le méchant ? Hélas ! « le sort de l'homme et le sort de la bête sont un sort identique : comme meurt l'un, ainsi meurt l'autre, et c'est un même souffle qu'ils ont tous les deux. La supériorité de l'homme sur la bête est nulle, car tout est vanité. Tout s'en va vers un même lieu : tout vient de la poussière, tout s'en retourne à la poussière » (3, 19-20).

Qohélet a conscience de vivre en un temps où Dieu, ne parlant plus par les prophètes garde un silence énigmatique. L'homme n'a donc que l'expérience pour l'éclairer. Or son expérience lui montre que l'homme et la bête expirent et pourrissent de même. Rien ne semble donc fonder l'espoir qu'une béatitude puisse rétribuer en ce monde ou en un autre les efforts de celui « qui ne marche pas selon les conseils des méchants, mais qui trouve son plaisir dans la loi du Seigneur ». Aussi le comportement actuel de l'homme est-il privé de toute signification certaine : « Je sais qu'il n'y a pas de bonheur pour l'homme, sinon dans le plaisir et le bien-être durant sa vie » (3, 12). Mais « c'est un mal, parmi tout ce qui se fait sous le soleil, qu'il y ait un même sort pour tous. Et le cœur des hommes est plein de méchanceté, la sottise est dans leur cœur durant leur vie et leur fin est chez les morts » (9, 3).

Après Qohélet, les Pharisiens affirmeront leur foi dans la résurrection des morts, attachant à cette foi la certitude d'un jugement final qui distinguera le juste de l'impie.

Un courant piétiste de fidèles du temple s'exprime dans plusieurs psaumes et aboutira à la spiritualité monastique de Qumrân. Sans parler de résurrection, ces fidèles disent au Seigneur : « Je voudrais séjourner éternellement dans ta tente, me réfugier à l'abri de tes ailes » (Ps 61, 5) et les moines de Qumrân savent que Dieu permettra à ses élus « de se tenir pour toujours en sa présence » (Règle de la Communauté XI, 16 s).

Ces hommes viseront à devenir des compagnons des anges et ils envisagent d'être transférés, à leur mort, parmi eux.

Pharisiens et moines de Qumrân possèdent l'espérance d'une rétribution après la mort. Cela motive leur choix d'obéissance à la volonté de Dieu. En ces deux courants spirituels, le judaïsme, un moment démoralisé par son contact avec l'humanisme grec, s'est ressaisi et a su motiver son obéissance à la loi.

Qohélet est pour nous le témoin de cette démoralisation d'un Juif traditionnel auquel la nouvelle culture, celle des Grecs, n'offre que les modestes conclusions de l'expérience quotidienne. Son agnosticisme à l'égard de toute destinée dépassant la mort l'amène à se conduire selon un bon sens ennemi de tout excès : « J'ai tout vu, en ma vie de vanité : le juste périr dans sa justice et l'impie survivre dans son impiété. Ne sois pas juste à l'excès et ne te fais pas trop sage, pourquoi te détruirais-tu ? Ne te fais pas méchant à l'excès et ne sois pas insensé, pourquoi mourir avant ton temps ? » (7, 15-17.)

Il faut cependant noter que, dans ce courant agnostique qui aboutira aux Sadducéens, une spiritualité du service de Dieu entièrement gratuit a fleuri sur les lèvres d'Antigone de Sokho, vers 180, soit peu après Qohélet. Il disait : « Ne soyez pas comme des esclaves qui servent le maître dans la perspective d'en recevoir quelque chose. Mais soyez comme des esclaves qui servent le maître sans la perspective d'en recevoir quelque chose » (Mishna Abôt I, 3). Ce service de Dieu totalement désintéressé laissera une trace profonde et admirative dans le souvenir de ceux-là même — les Pharisiens — qui croiront le plus fermement à la résurrection des morts, et l'on s'interrogera longtemps dans les écoles rabbiniques en se demandant si Abraham et Job ont servi Dieu par amour... ou par crainte.

Dominique Barthélémy, O.P.